

STRASBOURG à la galerie Bertrand Gillig

Patrick Bastardoz en toute liberté

Il poursuit un travail de peinture où la réalité du paysage urbain strasbourgeois alterne avec des constructions imaginaires. Mais pour Patrick Bastardoz, l'essentiel est ailleurs: faire vibrer la lumière et jouer avec les volumes des architectures.

Le vrai, le faux... Qu'importe ! On est là dans l'anecdote du sujet. Ce qui compte pour lui, c'est d'abord ce que peuvent en faire la peinture et les plaisirs qu'elle apporte. Plus que ce qu'elle montre, c'est comment elle le montre qui se révèle décisif. « Je ne me pose plus trop de questions sur ce que je traite, commente Patrick Bastardoz. Pour moi, l'essentiel c'est de satisfaire plus que jamais une envie de peindre, d'utiliser les moyens qu'elle me donne pour travailler la lumière, créer des effets de clair-obscur, modeler des volumes... Ensuite, que je m'inspire de la réalité ou que je puise dans mon imagination, je ne vois pas trop ce que cela apporte comme différence ». C'est ce parti pris de la liberté du thème qui débouche sur une multitude de séries ou de one-shot dont la galerie Bertrand Gillig offre actuellement un large panorama. Des salles de musées (Orsay ou musée Gustave Moreau) y côtoient des vues de la cathédrale de Strasbourg, des infrastructures portuaires un peu folles dialoguent avec des tours au gothique futuriste, un simple tronc d'arbre dans son coin de verdure fait face à la brutalité métallique d'un wa-



Patrick Bastardoz. (PHOTO DNA - LAURENT RÉA)

gon, une avenue de Strasbourg au soleil couchant succède à un vieux bâtiment rappelant une ferme d'autrefois.

En effet, plus que le sujet, ce qui domine c'est la « patte » de l'artiste, très identifiable. Cette sensualité d'une peinture qui s'inscrit dans un héritage ancien, celui de l'école hollandaise du XVII^e siècle, que revendique Patrick Bastardoz tout en exprimant une sensibilité très contemporaine.

Des ciels lourds au soleil couchant sont autant d'occasion de jouer avec les couleurs, des lumières qui s'infiltrent à travers l'obscurité. Les moulures, ors et lustres d'une salle du musée d'Orsay sont saisis dans le pur bonheur d'une touche jetée alors qu'un escalier hélicoïdal du musée Gustave Moreau s'impose comme un exercice très graphique. Il y a en effet une multiplicité d'entrées dans l'univers de Patrick Bastardoz. Avec pour

dénominateur commun à toutes les toiles : une liberté formelle qui ose les contrastes et les couleurs, sait traduire une poésie du monde, une alchimie du regard et des sensations. Le plaisir de peindre s'y lit en toute évidence. ■

SERGE HARTMANN

► Jusqu'au 4 février à la Galerie Gillig, 11 rue Oberlin. Du jeudi au samedi, de 14 h à 19 heures www.bertrandgillig.fr